



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 16 /2 (1989)

DOI: 10.11588/fr.1989.2.53582

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

étendards des troupes qui affrontent le danger turc. En fait, la représentation de la Vierge est multiple, comme s'il lui fallait répondre partout à tous les besoins: »Salus Infirmorum« ou »Maria Lactans«, »Maria im Ährenkleid« ou »Maria Schnee«, »Maria Trost« ou »Maria Hilf« ou encore »Maria vom Guten Rat«...

Aux heures fastes de la Contre-Réforme, il est d'autres pays d'Europe où l'Eglise montre sa capacité à se renouveler en exaltant le culte de la Vierge et où les manifestations populaires expriment une foi collective bien vivante. Mais nulle part comme en Bavière avec les Wittelsbach ou en Autriche avec les Habsbourg, il n'est d'implication aussi précoce et aussi forte du pouvoir dynastique dans le pèlerinage marial. L. Hüttl montre avec perspicacité comment des liens étroits, personnels, se sont noués entre la famille régnante et un sanctuaire; il analyse longuement le cas des Wittelsbach et de la Vierge noire d'Altötting. Le prince non seulement encourage le pèlerinage populaire, mais il y participe lui-même. Au début du XVII^e siècle, la »Pietas Mariana« devient même un élément de la politique officielle; à partir de 1629, le 8 décembre, jour de la Vierge Immaculée, est consacré officiellement à la dévotion publique. Et Marie, »Reine de cieux« devient la protectrice de la dynastie. La femme du prince contribue souvent efficacement à l'exaltation de la »Pietas Bavarica« et de la »Pietas Austriaca«; et Marie vient parfois satisfaire son vœu le plus cher: mettre fin à une stérilité prolongée qui risquait de compromettre l'avenir de la dynastie.

Après 1750, le pèlerinage entre progressivement dans une ère de turbulence. La dernière partie de l'ouvrage, »Aufklärung und Marienwallfahrt«, montre l'apogée du mouvement sous le règne de Marie-Thérèse, et le lien étroit qui s'établit alors entre Piété Mariale, dévotion à la Croix et Piété Eucharistique. Mais les difficultés vite apparaissent. L'alliance du trône et de l'autel qui avait fait la force du pèlerinage se rompt; les Jésuites sont expulsés. Joseph II interdit les grandes démonstrations de piété collective; et le recours est désormais dans le pèlerinage individuel.

Le livre de Ludwig Hüttl fournira quantité d'informations à tous ceux qui s'interrogent sur les mentalités et les comportements religieux actuels des populations d'Allemagne méridionale et d'Autriche. Car ces sensibilités-là doivent beaucoup à la spiritualité qui émanait du pèlerinage post-tridentin. Le pèlerinage marial était l'un des temps forts de l'année liturgique. Mais parce qu'il marquait durablement les esprits, il était aussi plus que cela. L'oraison récitée en commun, la confession libératrice, le sermon qui à la fois culpabilise et enthousiasme les cœurs; modifiaient profondément les comportements. Une nouvelle règle de vie s'imposait ainsi à tous sous le regard de la Vierge protectrice et compatissante.

On regrettera l'importance accordée parfois aux faits politiques – on pense en particulier au paragraphe consacré à Léopold I^{er} – et, à l'inverse, la faible prise en compte des comportements individuels. Mais cet ouvrage, qui est aussi une synthèse des travaux d'histoire religieuse publiés depuis près d'un siècle en Allemagne et en Autriche, rendra bien des services à tous ceux qui veulent être informés sur cet aspect essentiel de la piété populaire qu'a été pour l'Occident le pèlerinage marial.

Jacques GELIS, Paris

Wolfgang BEHRINGER, *Hexenverfolgung in Bayern. Volksmagie, Glaubenseifer und Staatsräson in der Frühen Neuzeit*, München (R. Oldenbourg Verlag) 1987, IX-533 p.

Voici un très solide ouvrage qui est destiné à servir de référence. Disons tout de suite que travaillant sur un champ de recherches qui a, depuis quelques temps, les faveurs du public, M. Behringer se préoccupe fort peu de le flatter par l'énoncé d'idées séduisantes et de préoccupations tirées de la grande presse ou de magazines contemporains mais se conduit en historien soucieux de raisonner à partir de bases sûres et selon une méthode éprouvée.

L'intérêt de ce beau livre repose, à notre avis, sur quatre raisons. Le choix de la Bavière, tout d'abord. Principale puissance catholique de l'Allemagne, elle est à la tête du courant de Contre-Réforme au temps des ducs Guillaume V et Maximilien I^{er}, à l'époque du plus grand rayonnement de l'université jésuite d'Ingolstadt et lorsque les pèlerins affluent au sanctuaire marial d'Altötting. Or, c'est à ce moment même, entre 1570 et 1630, que la sorcellerie est sur le devant de la scène et que les poursuites se font plus intenses que jamais. Y a-t-il un lien secret entre les deux phénomènes? La seconde raison d'intérêt se trouve dans l'abondance des sources d'archives dépouillées, protocoles d'audiences en particulier des différentes juridictions. La bibliographie très riche, du moins en langue allemande et en langue anglaise, a permis à l'A. d'élargir sa problématique sans rester prisonnier du cadre régional. Elle lui a permis surtout, grâce à une étude approfondie et comparative avec son terrain de recherche, de ne pas s'en tenir à une explication trop simple du phénomène, de ne pas s'engager trop avant dans la voie des «explications» de l'épidémie de sorcellerie mais de voir dans celle-ci, grâce surtout aux travaux des ethnologues et des historiens anglo-saxons (Keith Thomas), le révélateur d'une importante crise de la société et plus largement de la culture dans les années 1570-1630. Enfin, et c'est peut-être ce qu'apprécie le lecteur au premier chef, la sorcellerie en tant que fait de civilisation n'est jamais envisagée sous un seul aspect, mais la pluralité des approches, juridique, ethnologique autant que sociale et économique donne toute sa richesse à l'ouvrage.

La matière de celui-ci s'organise autour de deux axes privilégiés: la grande vague des poursuites des années 1590 et leur progressive diminution au cours des XVII^e-XVIII^e siècles. Selon l'A. on peut estimer grossièrement à 3000 ou 4000 le nombre de procès en sorcellerie en Bavière (selon les limites actuelles) entre 1576 et 1730. Le nombre des personnes condamnées (la plupart au bûcher) s'évalue à 1000 ou 1500 pour la même période dont la moitié environ pour les seules années 1576-1600 (p. 67). L'A. montre bien dans quelles circonstances se situent ces procès: les grandes crises frumentaires de la fin du XVI^e siècle, les épidémies, les disettes, la forte hausse des prix et les bouleversements sociaux qu'elle entraîne. De tels cataclysmes subits et incompréhensibles apparaissent bien aux foules l'œuvre de ces jeteurs de sorts dont, traditionnellement, dans les campagnes on a appris à se méfier. Mais pour provoquer tant de maux il faut que ces hommes mauvais soient poussés par une puissance surhumaine. Ce sont des agents du Démon qui agissent avec la permission divine. Ils sont le mal incarné poursuivant de ses flèches une humanité oublieuse de Dieu. Ainsi vont répétant les religieux de la Contre-Réforme pour engager les peuples à changer de vie. Au prince tout d'abord, qui selon le concile de Trente doit conduire ses sujets sur la voie du salut, de prendre les mesures appropriées pour s'opposer au débordement du mal et rétablir l'ordre du monde. L'ordonnance du duc Guillaume V (2 avril 1590) prescrivant la lutte acharnée contre les sorcières pour la défense de l'honneur de Dieu et pour délivrer l'homme de tous les malheurs qui s'abattent sur lui est, à ce sujet, exemplaire. Ainsi, viennent se rejoindre en un véritable phénomène de cristallisation, la hausse régulière puis accélérée des prix, les crises agraires, le malaise social, la Contre-Réforme triomphante et les premières manifestations de l'absolutisme naissant. Le reste se déroule à la façon d'un drame antique.

Au départ, il y a de jeunes enfants qui meurent d'une façon inexplicable, des bêtes qui dépérissent brusquement ou la grêle brutale qui hache les récoltes. Les gens chuchotent. On hoche la tête quand on parle de tel ou tel ou plutôt de telle ou telle car 80% des inculpées et des victimes sont des vieilles femmes. Qu'un sermon de quelque fougueux jésuite vienne rappeler aux villageois les malédictions divines encourues par un peuple qui se tourne vers le Malin ou que soient propagés les récits affolants issus des dépositions de témoins lors de quelque procès instruit dans les environs et voici le mécanisme engagé. Il suffit qu'une personne, un jeune enfant souvent, aille trouver le juge du lieu et déclare s'être trouvé à une danse de sorcières et y avoir parfaitement reconnu certaines femmes de son village pour que des arrestations soient décidées et que commencent les interrogatoires. Ceux-ci, entrepris à l'aide de la torture, ne tardent pas à provoquer des inculpations en masse: 100, 200 personnes parfois davantage,

appartenant à toutes les classes sociales, se trouvent ainsi traînées devant le juge. Ce dernier, comme le prince qu'il représente ou le prêtre et ses supérieurs, n'est donc pas le seul responsable. La rumeur publique au départ, les dénonciations d'enfants et des accusés eux-mêmes pèsent lourd dans la mise en marche de l'appareil judiciaire. Là encore, l'A. révèle bien l'existence d'un complexe qui fait que la procédure apparaît sous un jour nouveau. Les signes qui révèlent, à coup sûr, la sorcière sont des plus variés. Ils vont du don suspect de détecter les sorciers que prétend posséder tel berger de l'évêché d'Augsbourg, aux guérisons obtenues par certains à l'aide de plantes ou par la récitation de prières, en passant par les dévoties circonvolutions autour d'une église. Ces faits modestes bien établis, la participation au sabbat et le pacte avec le diable vont de soi, la torture aidant. Comme l'écrivent les rédacteurs de l'ordonnance de 1612, les superstitions sont le premier pas vers une sorcellerie où le pacte avec le démon, s'il n'est pas exprimé, est cependant tacite et implicite (p. 296). Comment s'étonner qu'avec de tels principes toute la région soit embrasée en quelques mois par cette véritable épidémie? D'ailleurs, la Bavière n'est pas seule dans ce cas. La Franconie toute proche, le Wurtemberg et toute l'Allemagne du Sud-Ouest, la France et la Lorraine sont la proie, au même moment, de cette frénésie. La similitude des dates de parution des grands traités de démonologie est, à ce sujet, un témoignage de poids. Jean Bodin, Nicolas Rémy, Peter Binsfeld et Nicolas Delrio dont les *Disquisitiones Magicae* de 1599 ont une grande autorité en Bavière, publient leurs ouvrages entre 1580 et 1600. Mais, tout autant que le vaste mouvement de chasse aux sorcières est surprenant son arrêt. A vrai dire, celui-ci n'est pas brutal. Il y aura dans la région étudiée et, à proximité, bien des bûchers allumés jusqu'en 1630 et encore après. On en veut pour preuves les 600 sorcières brûlées dans le seul évêché de Bamberg entre 1626 et 1630 qui font suite aux 300 exécutées entre 1616 et 1618 pendant que dans le petit évêché d'Eichstätt 274 subissent le même sort entre 1617 et 1630 (p. 237-238). M. Behringer constate cependant, dès les années 1600-1610, l'amorce d'un effort d'apaisement du moins dans le duché de Bavière *stricto sensu*. Obtenir des dénonciations en masse sous l'effet de la torture ne revient-il pas à entacher d'un vice irrémédiable toute la procédure? Le problème que posent les premiers adversaires des poursuites, le président Heinrich von Haslang, le conseiller Donnersberger ou le chancelier Herwarth von Hohenburg est d'ordre strictement juridique. C'est au nom du droit naturel qui commence à faire son apparition dans les bibliothèques et à être enseigné dans les universités que le doute s'introduit dans les esprits. Pour les théologiens et, en particulier, le Père Adam Tanner S.J., professeur à Ingolstadt qui, à bien des égards, peut être considéré comme le précurseur de Friedrich Spee, la question, qui l'emporte est de savoir si en voulant combattre des suppôts de Satan on ne risque pas de s'en prendre à de bons chrétiens. Et le duc lui-même ne doit-il pas tant au nom de la raison d'Etat que de ses devoirs de prince chrétien, faire passer avant la poursuite des sorciers, la protection des innocents? Ainsi, par un ensemble de causes tout aussi diversifiées que celles qui avaient prévalu pour engager le grand mouvement d'éradication du Mal, se calme peu à peu la frénésie des inquisiteurs et des persécuteurs. Non sans à-coups, il est vrai. Les partisans des poursuites, eux aussi juristes, politiques et théologiens (ainsi le Père Adam Contzen S.J.), restent longtemps encore puissants. Ce sont eux qui obtiennent de Maximilien I^{er} l'ordonnance féroce de 1612. Lorsque la construction, au cours du XVII^e siècle, d'un Etat pré-absolutiste en Bavière, comme l'explique très bien M. Behringer, va introduire dans le duché entre les conseils, les administrations, l'Eglise, les Magistrats des grandes villes et la Cour tout un jeu de régulations et de contrôles réciproques, les grands procès de sorcières vont disparaître (p. 418). Mais ils subsistent dans les petits territoires voisins. Après les 600 malheureuses brûlées à Bamberg entre 1626 et 1630, ce sont les 300 hommes et femmes exécutés dans le comté de Vaduz entre 1677 et 1680, les 140 »Zauberer-Jackl« (jeunes mendiants magiciens) de l'archevêché de Salzbourg, et puis en plein XVIII^e siècle (1749), la sous-prieure d'un couvent de Wurzburg et cette pauvre jugée par le tribunal de l'abbé de Kempten en 1775 et condamnée au bûcher, pendant qu'à peu de distance de là, le curé J. J. Gassner qui prétend guérir les maladies par des

exorcismes miraculeux, fait accourir les foules. Dans la Bavière des Lumières, le Diable est encore bien présent, comme le prouvent les sermons sur la nécessité de brûler les sorcières du Père Georges Gaar S.J. et le beau scandale provoqué par le théatin Ferdinand Sterzinger en 1766 à l'Académie des Sciences de Munich qui dans un discours, aussitôt imprimé, conteste l'existence du pacte démoniaque. A une époque où l'impératrice Marie-Thérèse met en doute, dans un acte public, l'existence même des sorcières, voici la Bavière voisine plongée, à la suite du discours du bon religieux académicien, dans une querelle où s'affrontent à coups de libelles tenants et adversaires de la réalité du pacte. C'est avec cette »guerre bavaroise des sorcières«, épisode qui serait comique s'il ne se déroulait sur un arrière-fonds de bûchers mal éteints, que s'achève cette longue et douloureuse histoire.

Ce beau livre qui nous apprend beaucoup a surtout pour mérite de conduire le lecteur à la réflexion. Il n'est pas sûr que celui-ci suive M. Behringer dans toutes ses conclusions. Son souci de minimiser le facteur confessionnel en montrant catholiques et protestants se conduisant de façon identique lors de la grande vague de poursuites de 1590 emporte-t-il la conviction lorsqu'on assiste quelques années plus tard, aux comportements totalement opposés de la ville de Nuremberg et de l'évêché de Bamberg où les partisans des poursuites ne rencontrent pendant longtemps aucune opposition? N'est-ce pas à Dillingen, la ville du chapitre d'Augsbourg et surtout de la grande université jésuite, que s'amorce la chasse dévastatrice de la fin du siècle dès 1587 et à Bamberg et Wurzburg qu'elle s'achève en 1630? Dans le même ordre d'idées, il eut été précieux de mieux connaître les arguments développés par le Père Adam Tanner contre ses confrères Delrio et Contzen partisans des poursuites et de mieux pénétrer, après le débat des juristes fort bien exposé, dans les détails du conflit qui divise les théologiens. Mais cela ne pouvait être conduit sans un préalable qui, malheureusement, fait presque entièrement défaut dans ce travail, l'étude du concept de sorcellerie. Il est certain que le problème est vaste et qu'il pouvait justifier à lui seul tout un volume, qui a d'ailleurs été écrit, par Etienne Delcambre, pour une région à rapprocher de la Bavière, la Lorraine, et qu'on s'étonne de ne pas voir cité dans la bibliographie. Mais il était nécessaire de préciser, beaucoup plus que cela n'a été fait, les termes de »sorcier«, »magicien«, »superstitieux«. Et pour le faire, il me semble qu'il eût été nécessaire d'utiliser plus largement les interrogatoires pour que nous entendions les accusées s'exprimer. Une étude du vocabulaire et surtout du discours des sorcières de Bavière reste à faire. La petite ébauche qu'esquisse l'A. p. 189-191, révèle, d'un seul coup, tout l'intérêt d'une pareille enquête. En attendant, remercions vivement M. Behringer qui a écrit sur un vaste sujet et sur une région passionnante un fort beau livre.

Louis CHÂTELLIER, Nancy

August BUCK, Tibor KLANICZAY (Hg.), *Das Ende der Renaissance: Europäische Kultur um 1600*, Wiesbaden (Otto Harrowitz) 1987, 239 p. (Wolfenbütteler Arbeitskreis für Renaissanceforschung, 6).

Conformément aux traditions de ce haut lieu de la culture européenne que représente la Herzog August Bibliothek de Wolfenbüttel, ce sixième colloque d'études humanistes, organisé par le Professeur August Buck, maître incontesté des recherches germaniques dans ce domaine, a correspondu avec bonheur aux exigences d'internationalisme qu'il impliquait. Si tous les textes contenus dans ce volume sont écrits en allemand, les 13 co-auteurs appartiennent à des pays différents: Allemagne, France, Pays-Bas, Hongrie (ce pays étant majoritaire, sans doute parce que la »fin de la Renaissance« a particulièrement sollicité les chercheurs hongrois depuis deux ou trois décennies, sous l'impulsion de Tibor Klaniczay, directeur de l'Institut de la Renaissance de Budapest, et co-organisateur du colloque).

En inaugurant la série des conférences avec »Montaigne et la crise de l'humanisme«, August